

AU GRÉ DU VENT

L'ENFANT

Au fond, une alcôve se creuse.
Personne. On n'entre, ni ne sort.
Surveillance mystérieuse !
L'aube regarde : un enfant dort.

V. Hugo.

*A quoi pense l'enfant, quand sa bouche de rose
Sourit, quand il s'endort, quand, la paupière close,
Il semble se mêler aux chœurs des séraphins ?
Sa blanche âme, un instant, laisse-t-elle la terre
Pour monter vers le ciel y goûter le mystère
Des cantiques divins ?*

*A quoi pense l'enfant, quand, reposant tranquille
Dans le frêle berceau qui, sous son poids, vacille,
Il semble réfléchir, scruter profondément ?
Le Dieu qui se dévoile à notre âme tremblante
Daigne-t-il se montrer à l'âme somnolente
De ce petit enfant ?*

*A quoi pense l'enfant, quand son regard est fixe ?
Contemple-t-il, au ciel, une innocente rize,
Que font les Chérubins pour égayer son cœur ?
Entend-t-il le contique et l'harmonie immense
Dont retentit le ciel, quand le moment avance
D'orner un front vainqueur ?*

*A quoi pense l'enfant, quand sa bouche bégaie
Parfois un vague mot qui rend la mère gaie
Et fait chanter l'oiseau volant auprès de lui ?
Demande-t-il au Dieu qui forma la nature
De pardonner encore à cette créature
Méprisant son appui ?*

*A quoi pense l'enfant quand il sourit et joue,
Quand un joyeux carmin vient colorer sa joue
Et qu'il ne prend pas garde au bonheur qu'il répand ?
S'amuse-t-il avec d'invisibles archanges
Qui descendent vers lui par joyeuses pholanges
Ainsi que vers Roland ?*

*A quoi pense l'enfant quand de brûlantes larmes
Coulent de sa paupière, en accroissant les charmes
De son petit visage arrosé de ses pleurs ?
Est-ce que sa blanche âme, en voyant l'infamie
Etablir son royaume en cruelle ennemie,
Déploie ces malheurs ?*

*A quoi pense l'enfant quand il tend son front rose
Aux lèvres de sa mère heureuse qui dépose
Un long baiser brillant sur ses cheveux soyeux ?
Comprend-t-il la douleur de l'âme de sa mère
Qui se plaint chaque jour de l'horrible misère
Et du froid rigoureux ?*

*A quoi pense l'enfant, quand, le soir, il caresse
Le front pâle du père, accablé de tristesse,
Qui se soulage un peu sous la petite main ?
Le Dieu majestueux qui gouverne la terre
Lui fait-il deviner la douleur de son père,
Sa peur et son chagrin ?*

A H de Trémaudan

Kérane par Montmartre, Assa.

FRASQUE D'ÉTUDIANTS

—Bonjour, docteur !

—Tiens, c'est vous ! Que cherchez-vous donc à ce bout-ci de la rue Sainte-Catherine ?

—Je flâne, tout simplement.

—Vous avez bien de la chance, moi je travaille.

—Je vous conseille de vous plaindre ! Le travail, c'est non seulement la joie de l'existence, c'est la fortune.

—Oh ! la fortune !... Encore faut-il que votre travail vous rapporte quelque chose. Et ce n'est pas ce qui m'arrive ce matin. Tel que vous me voyez, je viens de pratiquer une opération assez scabreuse, et qui ne me vaudra pas l'ombre d'une pièce fausse.

—Eh ! mais, c'est déjà assez consolant de pouvoir se montrer charitable.

—Ah ! ce n'est pas que mon client soit pauvre.

—Alors il y met de la mauvaise volonté ?

—Pas du tout, c'est moi qui ne veux pas de son argent.

—Par exemple ! vous êtes un médecin comme il y

en a peu, vous ! Pour la rareté du fait, contez-moi la chose.

—Volontiers. Voici ma voiture ; j'ai une simple visite à faire à Outremont ; puisque vous tuez le temps, montez avec moi, je vous conterai mon histoire en route.

Il faisait une matinée idéalement lumineuse ; j'étais allé respirer l'air frais, après une nuit quelque peu énervante ; l'offre de mon ami devenait une aubaine.

Je sautai en voiture, et nous partîmes au petit trot, du côté du Mont-Royal, dont la cime verdissait au loin dans la large flambée des rayons printaniers.

—Voyez cette parcelle de verre, me dit mon compagnon de route en tirant de sa trousse de chirurgien quelque chose qu'il fit reluire au soleil.

—Un fragment de verre ?

—Vous y êtes ; mais un fragment de verre qui est resté tout près de quarante ans dans la cuisse d'une femme.

—Certes, elle devait être mûre.

—La vitre, ou la cuisse ?

—La femme !... pour peu qu'elle eût seulement une quarantaine d'années lorsque l'accident est arrivé...

—Allons, soyez plus sérieux ou je ne vous conte rien.

—Pardon ! allez-y, je n'ouvre plus la bouche que pour manifester l'intérêt que j'apporte à votre récit. C'était pendant l'horreur...

—D'une profonde nuit. En effet, cela pourrait débiter d'une façon aussi classique, mais permettez que j'entre dans quelques détails préliminaires.

En 1856, j'étais étudiant en médecine ; et, avec deux amis — qui sont devenus depuis de graves personnages et des praticiens hors ligne — je logeais dans une petite pension bourgeoise du boulevard Sanguinet, à deux pas de la rue Craig.

Nos fenêtres avaient vue sur un coin de l'esplanade du Champ-de-Mars, où, lourdement accroupi et le cou allongé sur un affût rustique, un gros canon, relique de la guerre d'Orient, semblait humilié du rôle pacifique et nul auquel il était voué désormais.

Je regardais souvent le vieux captif avec je ne sais quelle espèce de pitié mélancolique, en songeant à la destinée des choses, aussi diverse, aussi instable, aussi étrange parfois, et à coup sûr aussi aveuglément passive que les carrières humaines.

Avoir été fondu pour protéger un empire, pour défendre une ville, pour tonner sur des remparts... et croupir, impuissant prisonnier de guerre, sur une place publique, livré à la curiosité des passants, comme un lion écorché flairé par des roquets, cela me semblait une ironie du sort si choquante, qu'elle me révoltait presque.

Et, inconsciemment, je me prenais à rêver je ne sais quel retour des événements qui réveillât le dogue de fer, et rallumât un éclair au ventre du vieux tonnerre désarmé.

Mes deux compagnons d'études étaient nés à la campagne, moi de même ; le canon de Crimée — qui nous aurait sans doute laissés absolument indifférents, si nous avions été élevés dans une ville — intéressait fort notre curiosité.

Avec cela qu'à nos imaginations chevaleresques et patriotiques il parlait de vaillantes luttes, de gloires lointaines, et surtout d'une nouvelle et toute récente épopée française.

Bref, il revenait assez souvent dans nos conversations.

Un soir, un de mes deux camarades entra chez moi, l'air contrarié :

—Une belle affaire ! me dit-il en s'allongeant sur un canapé. Mon père, qui est en frais de faire creuser un puits dans son jardin, m'écrit de lui expédier quatre livres de poudre. Je m'exécute, je me fends, je me mets à sec pour acheter l'article ; et, au moment de l'expédier, je reçois une autre lettre qui contremande la commission.

—Bah !

—Et ce qui m'embête le plus, c'est que je ne sais que faire de ces quatre livres de poudre maintenant.

—Ça n'est pas perdu de la poudre ! c'a toujours sa valeur.

—Au diable la valeur ! je ne peux pas garder ça dans ma chambre, moi !

—Expédie-la tout de même à ton père.

—Bon, une nouvelle dépense inutile, tu crois que je n'en ai pas assez fait !

—Dame, que veux-tu que je te dise, moi ? Je ne puis pas l'acheter, ta poudre... Je n'en ai pas besoin.

—Mais ça s'utilise de la poudre, intervint mon autre camarade, qui venait d'entrer.

—A quoi puis-je utiliser de la poudre, moi ? fit mon premier interlocuteur.

—On peut aller à la chasse...

—Oui, avec des seringues, sans doute !

—Le fait est qu'il faudrait acheter des fusils, pour commencer.

—Pourquoi pas un canon ? fis-je en manière de plaisanterie.

—Oui, un des canons du Champ-de-Mars !

—Tiens, c'est une idée cela ; si nous essayions notre canon de Sébastopol !...

—Tirons le canon de Sébastopol ?

—Tirons le canon de Sébastopol !...

—Quatre livres de poudre à mine, c'est une bonne charge.

—Ah ! pour une charge, ce sera une excellente charge !

—Et puis, il faut bien s'en débarrasser, de cette sacrée poudre !

—Quant à moi, je ne veux pas m'en charger.

—Ni moi !

—Ni moi !

—Il vaut mieux en charger le canon.

—Va pour le canon !

—Notre canon !

—Le trophée de Malakoff !

—Et mèche allumée... boum !...

—Epatés les bonnets de coton !

—Ebaubis les philistins !...

Et, comme trois beaux fous que nous étions, nous entonnâmes à tue-tête le fameux refrain :

Dansons la carmagnole,

Vive le son !

Vive le son !

Dansons la carmagnole,

Vive le son

Du canon !

Ce soir-là, le temps était un peu frisquet ; à minuit, il n'y avait pas un chat dans la rue ; et nous jugeâmes le moment propice pour mettre notre projet à exécution, en d'autres termes pour perpétrer notre néfaste équipée.

Toutes nos précautions étaient bien prises.

La poudre étant contenue dans une forte enveloppe d'à peu près le diamètre de l'âme du canon, la gargousse se trouvait toute prête ; il ne restait qu'à la saigner au moment de l'introduire en chambre.

Une masse de vieux journaux s'offrait d'elle-même pour servir d'étoupin.

Un énorme rondin de la grosseur du bras, choisi dans un chantier voisin, pouvait remplacer tant bien que mal le fouloir d'ordonnance.

Une lisière de coton, bien suivie et soigneusement roulée dans de la poudre humide, pouvait étouper l'amorce en laissant aux artilleurs improvisés tout le temps nécessaire pour se retirer en bon ordre, au besoin jusqu'au fond de leurs ruelles respectives, ayant que l'explosion insolite éveillât le quartier et attirât la police.

De sorte que, après avoir, comme on le pense bien, pris le soin de vider quelques petits canons, avant d'aller charger le gros, nous fîmes notre apparition sur le Champ-de-Mars, armés de toutes pièces, et bien déterminés à réparer l'injustice du sort qui condamnait au silence forcé le brave enfant de la Chersonèse Taurique, qui n'avait fait que son devoir après tout, et qui ne demandait encore qu'à donner des preuves d'une sonorité pour laquelle il avait évidemment été créé et mis au monde.

Je ne sais si le bon vieux canon — un Russe, n'est-ce pas, il est bien permis aujourd'hui de lui donner des petits noms d'amitié — je ne sais pas, dis-je, si le bon vieux canon voulut se piquer d'honneur à l'étran-